

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 43

Artikel: Casino-théâtre
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181986>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

respecter pour le nombre, la force physique et le courage; mais sa valeur militaire était bien faible vis-à-vis de soldats aguerris. La milice, rarement réunie, avait encore plus rarement fait campagne; elle n'entendait rien au service de sûreté; le défaut de silence dans les rangs, d'attention, d'obéissance, la rendait incapable d'exécuter les manœuvres les plus simples. La cavalerie, très incomplète, ne se distinguait que par son indiscipline; une bonne moitié des dragons n'étaient pas maîtres de leurs chevaux, dont beaucoup, de même que ceux du train, n'avaient jamais entendu le feu. En revanche, les cinq compagnies de carabiniers et l'artillerie pouvaient être regardées comme d'excellentes troupes; elles firent leurs preuves durant la campagne.

Pour les travaux du génie, on manquait de soldats et surtout d'officiers; quant au commissariat, il n'en était pas question. Beaucoup d'officiers, qui avaient servi, ne savaient pas sortir de leurs habitudes de garnison; un petit nombre seulement montraient un véritable talent. Pas de commandement supérieur qui pût les rallier.

Malgré ces éléments de défaite, il eût été encore possible d'obtenir un bon résultat. L'esprit de la troupe, au début de la campagne, était excellent, et les soldats, animés d'une haine profonde contre les Français, ne demandaient qu'à se battre. Une attitude énergique, l'offensive avant que les renforts ennemis fussent arrivés, et un premier succès changeaient la face des affaires. La position des Bernois, placés entre deux corps ennemis qui ne pouvaient communiquer entre eux, leur permettait de réunir le plus grand nombre de leurs troupes contre l'une des divisions françaises, de l'écraser avant que l'autre s'en doutât, et de se retourner ensuite contre la seconde. On n'y songea pas, les chefs ayant pour système de vouloir garder tous les points à la fois. D'ailleurs, l'hésitation dans la conduite de la guerre tenait avant tout à des causes politiques.

Le conseil des Deux-Cents, qui avait vu arriver dans son sein bon nombre d'hommes aux idées nouvelles, se divisa en deux partis: l'un, qui voulait discuter en face de l'ennemi et faire des concessions; il avait à sa tête l'ancien trésorier Frischling; l'autre, qui se prononçait pour une résistance énergique, était dirigé par l'avoyer Nicolas-Frédéric de Steiger, vieillard de 69 ans. Moins aristocrate que Frischling, il sentait la nécessité de réformes; mais il voulait avant tout sauver la patrie.

Brune sut admirablement tirer parti des petites discords qui divisaient les Bernois; il en profita pour renforcer ses troupes, et feignit des dehors de bienveillance et des intentions pacifiques pour endormir son ennemi.

Rien n'est contagieux comme l'hésitation; les troupes bernoises, d'abord bien disposées, se démoralisèrent; l'indiscipline s'ensuivit, les chefs furent suspectés. — Quand les hommes se montrent femmes, souvent les femmes prennent la place des hommes. Un même héroïsme animait les Bernois, patriciennes et paysannes. Elles exhortaient leurs maris à défendre la patrie. « Point de conférences,

la guerre, la guerre! » répondaient-elles aux timides conseils. De leur côté, la minorité clairvoyante du gouvernement, les officiers, ne cessaient de pousser à l'action. Au nombre de ces derniers se faisait remarquer le général d'Erlach, commandant de la division de Morat.

Enfin, le 20 février, les commandants de division se rendirent à Aarberg pour discuter un plan de défense; ce plan fut adopté, mais une direction supérieure manquait encore. Le Zuricois Hotze, feld-maréchal-lieutenant au service de l'Autriche, était attendu, mais n'arrivait pas. Sur le conseil du colonel Graffenried, le gouvernement nomma d'Erlach général en chef. Celui-ci remit aussitôt le commandement de sa division de Morat au colonel de Watteville et transporta son quartier général à Aarberg, au centre de la position. Mais bientôt fatigué de tant d'hésitations, qui devaient amener une issue fatale, il se rendit à Berne, accompagné de soixante-douze officiers, et se présenta aux autorités pour leur représenter le danger de la situation. « Si vous » persistez dans vos fausses mesures, leur dit-il, je » dépose ma charge, à moins que, mettant de côté » toute honteuse faiblesse, rappelant les sentiments » d'honneur et de patriotisme qui semblent s'être » éteints en vous, vous ne me donniez le pouvoir » de mettre à profit la bonne volonté et la valeur de » la plus brave des nations. » A l'ouïe de ces paroles patriotiques, des pleins pouvoirs furent accordés à d'Erlach pour prendre ses dispositions et attaquer l'ennemi dès l'expiration d'un armistice de dix jours qui avait été convenu avec le général français. (A suivre.)

Casino-Théâtre.

La semaine qui vient de s'écouler a été, pour Lausanne, une semaine féconde au point de vue des beaux-arts. Depuis huit jours, notre scène a été sans cesse occupée, soit par l'art dramatique, soit par l'art musical. Mais le fleuron de la couronne appartient sans contredit aux représentations données par Mlle Agar. Nous sommes peu habitués à entendre de pareils artistes; aussi, quand cette bonne fortune nous arrive, nous savons en jouir et l'apprécier, témoin les applaudissements enthousiastes d'une salle littéralement comble, qui ont accueilli les représentations d'*Horace* et de *Phèdre*.

Non seulement nous avons rarement l'occasion d'applaudir d'aussi beaux talents, mais plus rarement encore celle de voir jouer du Corneille, du Racine et du Molière. Notre petite scène lausannoise n'avait pas encore eu les honneurs de la tragédie.

Le genre tragique trouve, du reste, peu de bons interprètes. Dans notre époque, depuis Rachel et Ligier, la scène française n'a guère compté d'artistes qui puissent leur être comparés; mais nous estimons que Mlle Agar est un de leurs plus dignes successeurs. Elle réunit à la beauté physique une diction d'une grande pureté; elle parle le français comme on doit le parler, c'est-à-dire sans accent; dans sa bouche, cette langue devient harmonieuse,

délicatement nuancée, et l'on en saisit toutes les ressources et les beautés.

Le jeu de Mlle Agar est particulièrement remarquable ; souple et plein de grâce dans les moments pathétiques, il s'anime d'énergie, de noblesse et d'ampleur quand l'action devient émouvante, passionnée et hautement dramatique.

Il faut le reconnaître, Mlle Agar est heureusement secondée par les artistes qui l'accompagnent ; tous, comme elle, ont droit à nos justes éloges.

Une réjouissante nouvelle pour les amis de la bonne musique est l'annonce, pour *mercredi 30 courant*, du concert de Mlles Martin, de Paris, avec le concours de la Chapelle de Beau-Rivage.

Comme on le sait, Mlles Martin sont des artistes de premier ordre, qui jouissent d'une très grande réputation et que nous avons déjà entendues, il y a deux ans, dans un concert qui a eu la plus brillante réussite.

Mlle Joséphine Martin jouera entre, autres, le magnifique *Septuor* de Hummel, et la *Danse syrienne*, pour piano et orchestre, morceau de sa composition, qui a obtenu un très grand succès à Paris.

Mlle Léonie Martin, élève de Mme Cinti-Damoiseau, chantera le grand air de la *Muette* et celui du *Pré aux Clercs*.

Il est à remarquer que le grand air de la *Muette* a été enseigné à Mlle Martin par Mme Cinti-Damoiseau, qui a créé le rôle.

Ce léger aperçu du programme peut donner une idée des jouissances que cette soirée promet aux nombreux auditeurs qu'elle réunira. L. M.

Petites aménités de ménage :

Une femme fort en colère et s'adressant à son conjoint lâche le mot :

— Tiens, Cyprien, veux-tu que je te dise ma pensée ? Eh bien, tu n'es qu'un melon !

Le mari avec le plus grand calme :

— Et dire que tu es faite d'une de mes côtes !

Tracasseries allemandes. — Les Prussiens ont évacué la Haute-Marne, mais ils ne bougent pas de la Marne, où ils paraissent se trouver parfaitement bien ; aussi font-ils preuve de la plus mauvaise volonté dans la question des baraquements. Voici ce que dit à ce sujet un correspondant de ce département :

« Les baraques sont terminées et meublées, mais les Prussiens se trouvent bien dans nos départements champenois et ne semblent vouloir les quitter que le plus tard possible.

Aussi inventent-ils mille prétextes futiles pour retarder la réception de nos baraques.

Ainsi, dans une section, ils ont trouvé que les armoires, dont ils avaient donné les dimensions, étaient trop petites et mal placées ; il a fallu en refaire d'autres.

Dans une localité voisine, ils ont trouvé que la

peinture était d'une nuance trop claire et ils ont exigé qu'elle fût recommencée.

Enfin, dans une troisième section, ils ont fait remplacer dans le bois des vis par des clous, et dans une quatrième des clous par des vis.

Tout cela est de la plus complète exactitude. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils quittent avec le plus grand regret le département de la Marne, et particulièrement les villes de Reims, de Châlons, d'Épernay. Ils sont très fâchés d'aller dans d'autres départements.

Ces exigences calculées retarderont d'au moins vingt jours leur départ, qui n'aura lieu, d'une manière définitive, que vers la fin de ce mois. »

Des phares jusque sur les Pharaons !

Hier, M. Boisty, ingénieur, est parti de Paris pour se rendre en Egypte. M. Boisty est chargé par le khédivé d'établir des phares au sommet des Pyramides. Des feux, fixes ou tournants, serviront de points de repère aux bateliers du Nil ou aux voyageurs égarés : on les apercevra de quinze ou vingt lieues.

Que penseront les ombres des vieux souverains de l'Egypte, le jour, pour mieux dire, la nuit où elles verront leurs antiques tombeaux, jusque-là respectés, irrévérencieusement employés à l'usage des vivants ? Ne s'indigneront-elles point lorsque ces monuments de leur royale grandeur seront profanés par notre civilisation égalitaire et mis au service du menu peuple ?

Un mari reprochait, avant-hier, à sa femme, d'avoir divulgué un secret qu'il lui avait confié.

— Ma foi, mon cher ami, fit la jeune femme, quand j'ai vu que je ne pouvais le garder, je l'ai vite mis en dépôt chez une de mes amies, en la priant de s'en charger.

En police correctionnelle :

— Vous avez été pris dimanche au moment où vous vous faisiez passer pour un des cuirassiers de Reichshoffen et où vous demandiez l'aumône, alléguant une prétendue blessure que vous auriez reçue.

— Ma blessure est réelle.

— Cependant, quand les gardiens de la paix vous ont sommé de la montrer, vous n'avez pu le faire.

— Mon président, ma blessure est fermée le dimanche.

Un paysan de Cheseaux, qui vendait régulièrement son eau-de-cerise à des connaissances de Lausanne, l'estima, l'année dernière, malgré l'abondance de la récolte, à un prix beaucoup plus élevé que les années précédentes. Comme on ne s'expliquait pas le fait et qu'on lui en demandait la raison, notre homme, sans se déconcerter, répondit :

— Elle est chère, parce qu'il y avait tellement de cerises cette année que nous n'avons pas eu le temps de les cueillir.